

La Vision du monde d'André Langevin

André Gaulin

Volume 6, numéro 2, août 1973

André Langevin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500281ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500281ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaulin, A. (1973). La Vision du monde d'André Langevin. *Études littéraires*, 6(2), 153–167. <https://doi.org/10.7202/500281ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LA VISION DU MONDE D'ANDRÉ LANGEVIN

andré gaulin

A. LA TRILOGIE DES ROMANS DE 1951 À 1956

Tout écrivain possède sa vision du monde. L'artiste est celui qui sculpte dans la matière sa manière de voir les hommes et le monde. Quand Bach reste serein, Schubert est tourmenté. Vivaldi a redit en musique l'Adriatique dans tous ses états possibles. Nous appelons d'ailleurs forme ce que l'artiste a déposé dans la matière.

Sartre a bien défini l'écrivain dans *les Mots*. L'écrivain, c'est celui qui ne peut pas ne pas écrire. Sartre avait la « bosse des mots » selon son expression. « Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort, à la Religion sous un masque d'arracher [sa] vie au hasard ¹ ». Écrire, c'est une façon d'être humain. Sartre dit encore « le hasard m'avait fait homme, la générosité me ferait livre ² ». Écrire devient en quelque sorte délivrer sa vision du monde.

On ne saurait nier l'originalité et la nouveauté de la vision du monde d'André Langevin, écrivain du Québec. Cet homme que nous avons identifié dans l'introduction ^{2A} comme un romancier de l'introspection reste, parmi ceux de sa génération, l'un des premiers agnostiques dans un pays qui possède une longue tradition chrétienne. Cette tradition, plusieurs autres romanciers l'attaquent, comme André Giroux par exemple. Langevin, lui, va plus loin. Dans son univers romanesque, Dieu est mort. La vie d'un homme lucide en est forcément bouleversée qu'il s'appelle Jean Cherteffe ou Alain Dubois. Dès lors, le monde apparaît comme absurde. C'est là une

¹ Sartre, Jean-Paul, *les Mots* N.R.F., Gallimard, 1964, p. 209.

² *Idem*, p. 150.

^{2A} Dans cette première partie (soit A), je reprends la conclusion de mon travail sur *le Thème de l'échec dans l'univers romanesque d'André Langevin* (Laval, mai 1971). J'ai ajouté, en deuxième lieu, des considérations sorties de l'analyse de *l'Élan d'Amérique*.

constante de l'univers langevinien. Dans ce monde dépourvu de sens, le héros langevinien cultivera une vertu exigeante et riche : la pitié.

1. *Une constante : l'absurde*

Dans le monde de Langevin, l'homme apparaît comme un « animal douloureux » perdu dans « un univers sauvage »³. Pour le poète Roger Benoît, l'homme est ainsi fait que « la joie lui (est) intolérable »⁴. Dans ce monde « cruel »⁵ — l'adjectif est racinien — « l'homme déborde de résignation et possède, enfouie dans ses fibres les plus secrètes, la vocation de la douleur »⁶. Est-ce pour cela que Jean Cherteffe et Micheline atteignent un long bonheur si plein qu'il (devient) douloureux ?⁷ « Prodigieusement fragile » aussi parce qu'il pose « le sens de la durée »⁸.

L'image même de l'absurde dans l'univers langevinien, c'est la mort. Le père de Jean Cherteffe qui meurt avant d'avoir été vraiment père. La mort du fils de Roger Benoît, Claude, au « petit corps consumé avant d'avoir pu vivre »⁹. La mort des enfants qui apparaît scandaleuse. Un véritable cercle vicieux. Le père qui entraîne son fils dans la mort¹⁰, le fils qui entraîne son père dans la mort¹¹. Et cela « depuis tant de milliers d'années »¹². Et pendant que les enfants meurent combien de « vieillards poussiéreux (cherchent) à user leur sursis » ?¹³ Comme ces vieillards beckettieniens qui hantent le salon mortuaire de George Cherteffe¹⁴.

C'est également la mort d'un fillette qui détruit l'équilibre intérieur du lieutenant Marcel Cherteffe¹⁵. Alain Dubois

³ *E.N.*, p. 57.

⁴ *E.N.*, p. 57.

⁵ *E.N.*, p. 56.

⁶ *E.N.*, p. 133.

⁷ *E.N.*, p. 179.

⁸ *E.N.*, p. 179.

⁹ *E.N.*, p. 97.

¹⁰ Le père de Jean Cherteffe.

¹¹ Le fils de Roger Benoît.

¹² *E.N.*, p. 98.

¹³ *E.N.*, p. 86.

¹⁴ *E.N.*, p. 11, p. 12.

¹⁵ *E.N.*, p. 150.

n'accepte pas non plus l'hydrocéphale¹⁶ dont la mort le vide de toute révolte à l'endroit de Madeleine. Pierre Dupas, le jeune prêtre, ne peut accepter la mort de l'enfant de douze ans qu'une méningite cérébro-spinale emporte¹⁷. La mort d'un chien¹⁸ symbolise ailleurs la solitude effroyable de la mort, « le plus égoïste de nos actes »¹⁹. Ce qui fait dire à Jean Cherteffe qu'« il faudrait mourir par espèce »²⁰. Et même là, la mort des hommes n'arrêterait pas le monde de tourner²¹, le soleil n'en continuerait pas moins de briller insolemment quand disparaît la vie et la conscience dans l'univers²².

Non seulement les hommes meurent, mais leur vie est tourment²³ comme celle de Madeleine, comme celle de Laurier²⁴. Ces enfants qu'on appelle des hommes cherchent l'amour qui les perd. Comme dit Yolande, « l'amour, c'est quasiment injuste. Tu peux aimer quelqu'un qui te rendra malheureuse et passer à côté de quelqu'un qui ferait ton bonheur »²⁵. Laurier aime Yolande qui aime Gros Louis²⁶. Alain aime Madeleine qui aime Richard²⁷. Marthe aime « le curé » qui veut être à tous sans appartenir à personne²⁸. Baptiste et Marie, le seul couple à l'amour non équivoque est brisé par la peur meurtrière de Maurice²⁹. Jean Cherteffe qui a trouvé un sens à la vie par Micheline touche à l'absurde de la mort qui lui ravit celle qu'il aimait³⁰.

Il y a dans cet univers langevinien une fatalité qui réduit l'homme ainsi qu'un pantin. La vie est un « cirque » que l'alcool rend plus supportable³¹. La vie est « une farce tragique » qui se termine par un « échec lamentable³² ». Un dieu

¹⁶ *P.V.*, p. 119, p. 120.

¹⁷ *T.H.*, p. 107.

¹⁸ *E.N.*, p. 149.

¹⁹ *P.V.* p. 73.

²⁰ *E.N.*, p. 149.

²¹ *E.N.*, p. 154, p. 243.

²² *T.H.*, p. 108, p. 148.

²³ *P.V.*, p. 206.

²⁴ *T.H.*, p. 188.

²⁵ *T.H.*, p. 165.

²⁶ *T.H.*

²⁷ *P.V.*

²⁸ *T.H.*

²⁹ *T.H.*

³⁰ *E.N.*

³¹ *E.N.*, p. 112.

³² *E.N.* p. 237.

cruel (mêle) les dés et (triche) pour que toujours (apparaisse) le même chiffre sur le tapis vert³³ ». L'homme se débat en vain « parce qu'il (n'est) pas dieu³⁴ » et que sa chair est captive. « Fouillez la terre et vous retrouverez les visages, des millions de visages pourris, saccagés, modelés brutalement par une existence assoiffée d'éternité³⁵ ».

L'homme agit comme un animal anarchique. S'il ne cède pas à ce que les Macklinois appellent la « faiblesse » ou la « lâcheté » d'Alain Dubois, il n'a plus de choix que dans la violence pharisienne de l'ordre établi des Macklinois ou dans celle plus cruelle encore de Laurier qui précipite trois hommes dans la mort. L'homme anarchique accepte la violence et la guerre. « Une balle enfoncée dans la peau d'un homme détruit toute raison de respecter. Pourquoi ne pas accepter ensuite que les enfants meurent de faim, que les vieillards soient liquidés, que votre voisin dévore votre pain³⁶ ». « La taille de l'homme³⁷ » ne peut être changée : cet animal pensant qui naît solitaire est terriblement limité. Comment devenir solidaire ?

Ce sentiment tragique de la vie, davantage, absurde, inonde l'univers langevinien d'une « nausée³⁸ » profonde. Le terme revient des dizaines de fois dans l'œuvre romanesque étudiée. Les personnages s'y sentent inutiles³⁹, incapables d'infléchir la vie dans le sens de la réussite. L'absurde cruauté⁴⁰ de la force de mort fait s'agiter les hommes qui tournent en rond. Alain Cherteffe savait qu'il luttait vainement contre le flot dans lequel il se noyait. Pierre Dupas, après avoir piétiné dans la même vie désiroire pendant dix ans revenait à son point de départ. Cette fois-ci, il ne marcherait même plus. C'était un vivant arrêté.

³³ *E.N.*, p. 237.

³⁴ *E.N.*, p. 216.

³⁵ *E.N.*, p. 154.

³⁶ *E.N.*, p. 115.

³⁷ *E.N.*, p. 115.

³⁸ À titre d'échantillons seulement :

Évadé de la nuit, p. 137, p. 150, p. 175, p. 190 . . .

Poussière sur la ville, p. 24, p. 100, p. 101, p. 111, p. 139, p. 182 . . .

Le Temps des hommes, p. 22, p. 130.

³⁹ *T.H.*, p. 147.

⁴⁰ *P.V.*, p. 153.

La condition de l'homme est absurde. Celui-ci est « aliéné depuis sa naissance ». « On ne lui a pas donné d'autre choix que d'accomplir ce qui doit être accompli ⁴¹ ». Chacun a son rôle à jouer et nul ne peut prendre sa place. Le drame de Madeleine était déjà prévisible. Le mot qu'elle dit « a le son d'une balle ⁴² », cette balle qui l'a emportée en faisant « une étoile rouge dans [sa] chevelure rousse ⁴³ ».

Chacun des romans de Langevin construit comme un drame racinien accentue le caractère implacable de la fatalité. Ainsi toute la ville de Macklin a suivi la tragédie entre Alain et Madeleine. Jim, le « plus ancien témoin n'a pas manqué [le] dernier spectacle ⁴⁴ » celui du dénouement fatal. Alain reste seul en scène, « le survivant dont on ne se demande jamais ce qu'il deviendra ⁴⁵ ».

Pourtant cette fatalité n'est pas absolue. Le drame terminé, les Macklinois « ne seraient pas étonnés qu'on ait relevé le rideau pendant la nuit, qu'un acteur avait oublié une réplique . . . une jeu de scène ⁴⁶ ». Alain savait qu'au deuxième acte, le bonheur eût encore été possible ⁴⁷. Il n'a pas su assez tôt qu'il tenait « une des ficelles du destin de Madeleine ⁴⁸ ». Et comme il ne peut tout de suite « regagner la coulisse ⁴⁹ », Alain continuera de jouer. Son jeu d'homme lucide, sa tâche de Sisyphe ⁵⁰, il l'exercera par la pitié ⁵¹.

Mais avant d'aborder ce dernier point, il convient de signaler qu'André Langevin a su rendre l'absurde en pays québécois. Mieux qu'avec *Évadé de la nuit* où la grande ville reste fade et informe, il situe *Poussière sur la ville* au fond d'une cuve sous la poussière d'amiante, il dresse un petit théâtre de bois dans *le Temps des hommes* en pleine forêt laurentienne.

41 P.V., p. 195.

42 P.V., p. 67.

43 P.V., p. 197.

44 P.V., p. 192.

45 P.V., p. 204.

46 P.V., p. 196.

47 P.V., p. 194.

48 P.V., p. 205.

49 P.V., p. 204.

50 P.V., p. 139. On parle aussi de Sisyphe dans *E.N.*, p. 93.

51 P.V., p. 213.

Le héros existentialiste, Alain Dubois, devant la nausée où s'engluie sa vie traduit bien son vague-à-l'âme fade comme de la poussière⁵². La mort de l'hydrocéphale lui laisse l'âme couverte de poussière. Il vit au ralenti, ne tenant « aucunement à faire tomber la poussière⁵³ ». Son malheur lui laisse « un goût de cendre dans la bouche⁵⁴ ». Bientôt une pluie douce avale la poussière⁵⁵ liquéfie la poussière d'amiante⁵⁶, affadit les cœurs. Le soir de Noël, la ville est de nouveau ensevelie sous la poussière⁵⁷. L'air devient irrespirable « avec sa poussière et ses monticules »⁵⁸ et la ville repousse Alain sans qu'il lui résiste. Puis quand tout est consommé, que Madeleine a fui dans la mort, Alain voit son « château de cartes » qui git dans la poussière⁵⁹. À la fin du roman, la symbolique « poussière d'amiante tombe lentement⁶⁰ ». Cette poussière s'apparente d'ailleurs bien avec la neige déjà évoquée fortement dans le roman *Évadé de la nuit*.

Le Temps des hommes pourtant situe l'action en plein « désert planté d'arbres qui (s'étend) à l'infini vers le nord⁶¹ ». Ce pays, c'est le pays du silence, où la parole devient un luxe. Chacun y vit seul avec pour tout soutien la boisson de l'homme des bois, le whisky. Pays meurtrier où le paysage a « un éclat d'acier », où « chargés de neige, les grands pins morts (paraissent) minéraux⁶² ». Pays absurde où les arbres éclatent de froid⁶³, où les hommes redeviennent des fauves.

2. Une dynamique : la pitié

Chez le personnage langevinien, un vertige de vivre s'empare du cœur lucide⁶⁴. L'homme a mal de cette démesure

⁵² P.V., p. 89.

⁵³ P.V., p. 124.

⁵⁴ P.V., p. 137.

⁵⁵ P.V., p. 141.

⁵⁶ P.V., p. 139.

⁵⁷ P.V., p. 148.

⁵⁸ P.V., p. 187.

⁵⁹ P.V., p. 197.

⁶⁰ P.V., p. 211.

⁶¹ T.H., p. 8.

⁶² T.H., p. 89.

⁶³ T.H., p. 90.

⁶⁴ Le mot vertige revient très souvent dans cette œuvre romanesque.

Aussi les mots panique, angoisse, anxiété.

v.g. *Évadé de la nuit*, p. 94, p. 36, p. 218.

Poussière sur la ville, p. 12, p. 47, p. 53, p. 55.

Le Temps des hommes, p. 119, p. 123, p. 187, p. 188.

entre ses désirs et ses échecs, dans un univers absurde. « Pourquoi baver d'espoir ⁶⁵ »? « Et pourquoi l'honneur, la pitié, l'amour, l'ordre » ? ⁶⁶ L'exaltation naïve de Jean Cherteffe et qui le conduit au suicide s'amenuise chez les autres héros langeviniens. Les jeunes hommes, qu'ils s'appellent Alain Dubois ou Pierre Dupas — et Marcel Cherteffe n'était-il pas semblable — ont acquis rapidement par l'épreuve une grande maturité.

Ces deux hommes en particulier cultivent une vertu précieuse engageante et dynamique : la pitié ⁶⁷. Les deux personnages se ressemblent beaucoup en définitive car une forme d'agnosticisme les unit : tous les deux refusent un Dieu démesuré qui s'acharne sur l'homme ⁶⁸. Cependant, Pierre Dupas ne semble pas avoir terminé son cheminement et le fait qu'on va lui amputer les jambes confine à l'absurde. Avec sa manière de voir, Pierre Dupas eût dû aussi se faire médecin. Son humanisme refusait ce concept abstrait de l'âme, « en suspens hors du temps des hommes ⁶⁹ ». Il ne pouvait « ignorer l'appel sans espoir du corps périssable ⁷⁰ ».

Aussi Alain Dubois est-il celui qui représente le mieux l'humanisme langevinien : une pitié riche qui constitue une forme laïque de sainteté ⁷¹. Avoir pitié, c'est une façon de ramener l'homme à ses propres limites, de le voir blessé et confronté à un monde qui le heurte. Avoir pitié, c'est être attentif à l'autre jusqu'à sa propre dépossession ⁷². Avoir pitié, *c'est prendre parti pour l'homme* ⁷³.

Dubois définit lui-même la pitié comme l'amour de celui qui aime « quand [il] a cessé d'aimer comme si on ne devait jamais mourir ⁷⁴ ». La pitié consiste à se faire l'allié de

⁶⁵ E.N., p. 152.

⁶⁶ E.N., p. 153.

⁶⁷ Je dis en particulier car il y a des personnages secondaires qui sont remarquables en cela: Frenchy (E.N.) Micheline (E.N.) le docteur Lafleur (P.V.), Baptiste (T.H.)

⁶⁸ P.V., p. 127, T.H., p. 106, p. 147.

⁶⁹ T.H., p. 51.

⁷⁰ T.H., p. 51.

⁷¹ P.V., p. 154, p. 174.

⁷² « Mon âme, je l'ai épuisée à essayer de comprendre à me laisser déposséder de tout pour qu'un autre fût heureux ». P.V., p. 207.

⁷³ P.V., p. 213.

⁷⁴ P.V., p. 153.

l'homme « contre l'absurde cruauté ⁷⁵. Soustraire l'homme « à l'injustice divine ⁷⁶ », travailler « à l'échelon de l'homme », [panser] des hommes ⁷⁷. Car la pitié dans le vocabulaire langevinien implique engagement et combat ⁷⁸.

Les Macklinois, eux, ne comprennent rien à la pitié. Ils sont durs, courageux, cruels pour les faibles ⁷⁹. Même devant le cadavre de Madeleine, leur « regard sans pitié ⁸⁰ » les révèle inchangés ⁸¹. Ils accusent le docteur Dubois de lâcheté ⁸². Ils ne comprennent pas qu'« on ne peut avoir des droits sur un être qu'on ne peut empêcher de mourir ⁸³ ». Seul, Alain comprend ce qu'ils n'ont pas compris : ce ne sont pas les hommes qui dépossèdent les hommes ⁸⁴, c'est l'absurde cruauté ⁸⁵, l'aliénation originelle ⁸⁶. Par une attitude de pitié, d'une pitié difficile parce qu'exigeante ⁸⁷, d'une pitié qui demande du courage ⁸⁸, Alain veut convaincre les hommes qu'il faut s'allier contre l'absurde. Il restera dans Macklin pour les aider à comprendre « qu'il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste ⁸⁹ ».

À cette dernière phrase du docteur Rieux, le docteur Dubois répond non pas par la révolte mais par la pitié. Sa réponse à l'absurde, en un sens, reste plus modeste, plus près des gens d'ici terriblement résignés, courageux parce qu'ils attendent le bonheur d'un autre monde. La pitié que prêche Alain Dubois a des connotations chrétiennes. Elle s'appelle humilité ⁹⁰, renoncement ⁹¹, souci du salut de l'autre ⁹², de son

⁷⁵ P.V., p. 153.

⁷⁶ P.V., p. 152.

⁷⁷ P.V., p. 213.

⁷⁸ P.V., p. 213.

⁷⁹ P.V., p. 165.

⁸⁰ P.V., p. 191.

⁸¹ P.V., p. 208.

⁸² P.V., p. 164, p. 173.

⁸³ P.V., p. 153.

⁸⁴ P.V., p. 152.

⁸⁵ P.V., p. 153.

⁸⁶ P.V., p. 195.

⁸⁷ P.V., p. 169.

⁸⁸ P.V., p. 174.

⁸⁹ Camus, Albert. *la Peste*, Livre de Poche, no 132, p. 108.

⁹⁰ P.V., p. 174.

⁹¹ P.V., p. 207.

⁹² P.V., p. 175.

bonheur⁹³. Alain Dubois est un authentique et douloureux Québécois d'après « la mort de Dieu ». « La même angoisse que [son] ami le vieux prêtre »⁹⁴ le torture. Ils ont en commun le même souci : le salut de l'homme. Seule leur conception de l'homme les sépare⁹⁵.

Cette vision du monde qui met en relief la libération de l'homme québécois appellerait encore une recherche ardente de l'écrivain. Mais, depuis 1956, Langevin n'a plus écrit de roman⁹⁶. Plusieurs le regrettent. Un romancier de talent commençait à construire une œuvre de mieux en mieux structurée. Pourquoi André Langevin se tait-il lui si riche de promesses ? A-t-il suivi la trajectoire de ses trois héros ? Jean Cherteffe, journaliste de métier⁹⁷, vivait de l'écriture. Alain Dubois, le médecin, lisait un peu⁹⁸. Pierre Dupas, le prêtre, ne lit pas, n'écrit pas, parle à peine. Il vit dans les bois, avec les loups, dans l'attente d'une deuxième naissance. Nous ne savons même pas ce qu'il pense de son échec. La dernière image qui nous reste de lui, c'est celle d'un homme qui deviendra cul-de-jatte, un homme offert à la tendresse des femmes comme un nouveau-né⁹⁹.

Ou bien André Langevin refuse-t-il désormais de traduire l'échec du monde et de l'amour, de poser « le sens de la durée » du bonheur de l'homme¹. Il ne veut plus devoir agir comme le romancier qui tue ses amants² parce qu'il n'y a pas d'amour heureux. Refuse-t-il de passer pour l'écrivain qui réussit comme le célèbre Parckell³ et dont les livres « représentent peut-être le plus terrible échec de l'humanité, la démonstration la plus évidente de son inhabileté au bonheur et de son impossibilité de rompre ses chaînes »⁴ ?

⁹³ *P.V.*, p. 162.

⁹⁴ *P.V.*, p. 175.

⁹⁵ *P.V.*, p. 159 à p. 165.

⁹⁶ Trois romans écrits en 1951, 1954, 1956. Rappelons-le, cette première partie date de mai 1971.

⁹⁷ *E.N.*, p. 64.

⁹⁸ *P.V.*, p. 170.

⁹⁹ *T.H.*, p. 190.

¹ *E.N.*, p. 179.

² *E.N.*, p. 186.

³ *E.N.*, p. 183 à p. 187.

⁴ *E.N.*, p. 185.

André Langevin a-t-il rompu ses chaînes ? Quoi qu'il en soit, André Langevin a réflété la conscience et peut-être bien l'échec d'un petit peuple conquis, domestiqué par une religion vorace, enracinée dans son « désert planté d'arbres ⁵ », en « pays de poudrerie où la neige et le vent se marient » ⁶. Avec quelques rares écrivains, surtout des poètes ⁷, il décrit pour ceux qui peuvent encore comprendre la dépossession d'un petit peuple français en terre anglo-saxonne. Il est un cri, dans un monde soumis au désespoir et à l'absurde. Un cri de la plus authentique humanité en faveur de l'homme d'ici dans lequel tout l'Homme se retrouve. Son œuvre prophétise peut-être ce que Langevin essayiste a écrit en 1964 :

L'aliénation de notre langage est peut-être notre réalité la plus tragique [...] parce qu'elle entraîne un réflexe d'hostilité qui rend suspecte toute communication difficilement amorcée et nous porte à fuir [...]

J'avoue ne pouvoir aborder ce thème sans quelque gêne. Il se trouve au cœur de la contradiction fondamentale à laquelle se heurte tout romancier d'ici. Il y a là un échec personnel qui s'ajoute à l'échec collectif. Comment parvenir à exprimer, par le langage, des personnages dont l'incapacité de s'exprimer est une caractéristique fondamentale ? [...]

Je ne prétends certes pas que la matière humaine offerte à nos écrivains n'est pas assez précieuse pour accéder à la littérature, bien au contraire je veux dire que nous échouons, qu'à la fois personnages et témoins d'une tragédie, nous ne parvenons pas à lui donner une voix. Nous sommes, nous aussi, victimes d'une aliénation [...] C'est le drame d'une déperdition culturelle, d'un langage devenu trop exsangue pour pouvoir assimiler et maîtriser, en le nommant, un réel modifié par des forces étrangères [...] comment faire vivre un garagiste dans un roman sans le faire parler anglais ? Et, le faisant parler anglais, sous le prétexte de le représenter avec plus de vérité, nous contribuons à sa dépossession, à une sorte de monstrueuse hybridation intelligible aux seuls initiés.

Le cercle infernal se boucle : l'écrivain lui-même se condamne à l'abâtardissement [...]

⁵ *T.H.*, p. 8.

⁶ Vigneault, Gilles. *Mon Pays*.

⁷ Jacques Brault, Fernand Ouellette, Gaston Miron...

Cette langue humiliée fait partie de nous, elle est part essentielle de notre condition et de notre identité [...]

Est-il besoin d'ajouter que l'écrivain, tributaire plus que d'autres des mots et de leur contenu, c'est-à-dire de la part de vie qui s'y libère ou s'y ébranle, fait son pain quotidien de l'insécurité de notre langage, y habite en permanence, et, s'il est lucide, ne peut que constater que la mauvaise lèpre qui le ronge menace de paralyser jusqu'à l'instinct de sa vie [...]

L'histoire a confié à l'économie un lent assassinat, un négocide culturel larvé qui opère sous le couvert d'une implacable tolérance et d'un culte glacé de la compétence. Si l'état de choses présent persiste, si rien ne freine les forces d'abâtardissement, si l'on s'abandonne au fatalisme historique — que pouvez-vous contre 200 millions d'anglophones ? — cela deviendra demain une tare honteuse de parler français, un handicap tel qu'il sera déraisonnable de l'imposer à nos enfants ⁸.

B. L'ÉLAN D'AMÉRIQUE, SEPTEMBRE 1972

Certains lecteurs voudront peut-être voir de la vanité dans le fait d'avoir repris un texte de 1971 en première partie de cet article. Pour ma part, en plus de signaler une autre de ces études sur un auteur québécois que certains critiques ont accueilli bien cavalièrement à l'occasion de son quatrième roman, j'ai cru intéressant de reprendre un texte de l'essayiste ⁹ qu'illustre de façon remarquable *l'Élan d'Amérique*. On pourrait en effet affirmer que l'homme qui mérita le prix Liberté pour les propos judicieux parus dans *Maclean* de 1961 à 1969 a profondément réfléchi sur la situation de l'homme d'ici. Quoi qu'il en soit, *l'Élan d'Amérique* prophétise la fin d'un pays livré aux pirates américains ¹⁰, *l'Élan d'Amérique* dénonce avec la dernière vigueur le génocide culturel larvé dont Langevin parlait en 1964, il montre du doigt ce lent assassinat confié à l'économie. Et c'est là, je pense, que cet écrivain québécois dont l'univers est resté cruel a évolué : l'absurde apparaît surtout imposé par l'homme

⁸ Langevin, André, « Une langue humiliée », *Liberté*, vol. 6, no 2, mars-avril 1964.

⁹ Je signeraï un article sur Langevin essayiste dans *Voix et images du pays VII*.

¹⁰ *E.A.*, p. 40, 48.

rapace et la pitié a glissé dans la colère. C'est ce qu'il convient d'analyser sommairement.

1. *Un monde toujours absurde*

L'auteur de la trilogie des années cinquante se rapprochait plus de Camus en ce sens qu'il montrait un homme soumis à un absurde aveugle et inscrit dans la nature. Le quatrième roman de Langevin, s'il n'échappe pas à cette sorte d'absurde, indique cependant davantage que c'est l'homme qui fait souvent l'absurdité de la vie des hommes. Cette longue « séquence » de la fin du roman où une meute de loups voraces¹¹ tentent de dévorer l'homme en sa nuit n'est pas sans évoquer profondément que l'homme est un loup pour l'homme. Bien sûr, il y a la solitude multiforme, la cruauté d'un pays farouche¹² et ce difficile amour de l'homme et de la femme. Mais l'absurde quotidien de la plupart des personnages ne vient pas surtout de là.

Claire Peabody n'a-t-elle pas dérivé dans la nymphomanie depuis qu'elle a été violée par celui qu'elle aimait d'amour¹³ ? Et lui-même, Allan le cruel, l'alcoolique, « filant un émouvant suicide au fil d'une jeune Amérique lancée à la conquête de la mort »¹⁴ n'a-t-il pas cherché la drogue là même où « le lait de la tendresse humaine était tari » ?¹⁵ Hercule, le paysan laborieux qui a servi quarante ans la terre a été dépossédé par des technocrates qui l'ont envoyé vivre à Montréal la folie et le déshonneur d'une bête humiliée¹⁶. Stephen Peabody, le vice-président de la United States Pulp and Paper Company, est revenu de la guerre impuissant et capable de tuer¹⁷. Antoine doit à cette compagnie vorace sa fin lamentable de paralysé¹⁸. Tous ces personnages sont emportés par la soif capitaliste d'un pays assassin. L'Américain enlève un pays qu'il viole et tue. La génération d'Hercule devient traquée comme une bête¹⁹ parce qu'il lui faut rapporter « pour avoir le droit

¹¹ *E.A.*, pp. 221 ss.

¹² *E.A.*, p. 123.

¹³ *E.A.*, p. 97.

¹⁴ *E.A.*, pp. 95-96.

¹⁵ *E.A.*, p. 96.

¹⁶ *E.A.*, p. 136.

¹⁷ *E.A.*, p. 144.

¹⁸ *E.A.*, p. 238.

¹⁹ *E.A.*, p. 201.

d'exister ²⁰ » Quant à la jeune génération, elle vit l'exil dans son propre pays ²¹ parce que leurs parents leur ont joué la comédie de ne pas leur « apprendre la langue du propriétaire ²² ». Une jeunesse mal embarquée « dans le bateau du confort nord-américain payé à tempérament ²³ » et selon l'expression d'Hercule, un monde devenu fini et coupable « un torrieu de cercueil ²⁴ ». La colère crépite.

Si quelqu'un joue en trichant avec les dés, ce n'est plus un dieu cruel ²⁵. Celui qui « fait avancer les images sur l'écran » peut être montré du doigt car il a visage d'homme ²⁶. Si Claire tourne en rond depuis des heures dans son paysage fermé ²⁷, si elle vit au ralenti depuis un an livrée au vertige de sa mémoire, ses bourreaux peuvent être identifiés. C'est à cause d'eux que la mer paraît hostile ²⁸. C'est de l'opresseur que vient la fêlure du pays ²⁹, ce sont les hommes du pouvoir financier qui changent l'ordre du monde ³⁰, leurs conditions de vie invivable ont moulé une jeunesse qu'on ne reconnaît plus ³¹. De là vient l'absurde du pays ³², de là aussi la rupture définitive ³². Tous les personnages sont pris de vertige devant cette fin de monde :

De sa grande main, Antoine efface tous ces signes d'une fêlure qui, depuis la grande ville, se creuse dans l'ossature du pays, ouvre une faille qui fait glisser le terrain sous ses pieds, engouffre tous ceux qui refusent de se détacher, et jusqu'aux confins de la nature immuable, jusqu'au pays de l'Indien ³³.

Le monde est d'autant plus absurde que l'homme apparaît comme le plus précieux collaborateur de la mort.

²⁰ *E.A.*, p. 133.

²¹ *E.A.*, p. 199.

²² *E.A.*, p. 76.

²³ *E.A.*, p. 120.

²⁴ *E.A.*, p. 133.

²⁵ *E.N.*, p. 237.

²⁶ *E.A.*, p. 35.

²⁷ *E.A.*, p. 51.

²⁸ *E.A.*, p. 157.

²⁹ *E.A.*, p. 183.

³⁰ *E.A.*, p. 184.

³¹ *E.A.*, p. 127.

³² *E.A.*, p. 77.

³³ *E.A.*, p. 183.

2. *Une pitié qui a tourné*

Alain Dubois est bien mort. Celui de tous ces personnages qui lui ressemble le plus serait David. De tout cet univers de personnages de l'*Élan d'Amérique*, lui seul écrit dans l'espoir de redonner au monde les mots³⁴, mais il s'adonne à la noyade définitive, lui qui sait si bien nager, quand il sait que Claire Peabody l'a mortellement abusé³⁵. Son regard a déjà chaviré avant lui³⁶. Quant à Claire Peabody, elle crie dans sa deuxième naissance³⁷ mais c'est pour mieux découvrir qu'elle tue tout ce qu'elle touche de par sa vocation de femme violée et putain³⁸. La vie l'a déjà tuée et surtout l'amour qui dix fois plus une a arrêté le temps³⁹. Elle aussi s'adonne à la noyade définitive, car l'eau seule, comme le bleu du regard de David ou d'Antoine, peut lui redonner son pays liquide de *Claire Island*⁴⁰.

Antoine, le coureur de bois a éclaté avec octobre, il a refusé que la compagnie anglaise l'asservisse à des fins rentables. Son désir de sauver de la tuerie barbare l'élan d'Amérique, sa course folle d'une nuit avec la meute des loups rapaces, son désir tendre et violent de mater l'Américaine Peabody — Greenwood ou Boisvert par sa mère —, tout cela lui a valu l'infarctus qui en fait un paralysé redevenu l'être primitif qui ne marche ni ne parle⁴¹. Jusqu'à Hercule que le pilori de l'Anglais fait sombrer dans une grande folie qui n'est pas sans rappeler celle de Menaud. Le canuck et le frog, la bête humaine et humiliée, le naufragé dans sa cinquantaine, l'homme fini et coupable, le titan enlisé qui récolte à Montréal humiliation et déshonneur, l'homme traqué comme une bête par l'armée qui a envahi la ville devenue anglaise, c'est lui et ses pareils :

Ils ont pris nos terres, la forêt. Maintenant, ils prennent la ville, Antoine ! Avec l'armée, des mitrailleuses, des tanks. [...]

³⁴ E.A., p. 165.

³⁵ E.A., p. 173.

³⁶ E.A., p. 172.

³⁷ E.A., p. 22.

³⁸ E.A., p. 40.

³⁹ E.A., p. 177.

⁴⁰ E.A., p. 160.

Tous les mensonges qu'ils racontent pour que les gens se tiennent tranquilles. Je sais : mes garçons me l'ont dit. Ils font eux-mêmes péter des bombes pour avoir l'air de nous protéger ⁴¹.

Octobre a explosé comme « un signe bouleversant au cœur de l'automne ⁴² ». David et Claire comme des feuilles sont tombés. Antoine et Hercule ont sauté dans leur colère. Pour l'Indien qui a appris l'anglais, ça n'a été qu'une mauvaise nuit, car « les blancs sont ainsi. Ils pensent qu'ils ont inventé l'Amérique ⁴³ ». Comme si dans ce grave roman de la colère adulte, André Langevin avait laissé la place, sinon à la pitié, du moins à l'espérance. Pourvu que le lecteur comprenne toutefois que la tuerie barbare de l'élan d'Amérique, c'est un avertissement ⁴⁴. Le romancier a rejoint l'essayiste. L'homme humilié et traqué peut-il échapper à la fêlure « où il tombe depuis le matin », peut-il échapper à cette certitude « que l'irréparable va éclater d'un instant à l'autre ⁴⁵ » ? Québec en joue, comme le Pérou de Maria ⁴⁶, au bout du fusil des tueurs-banquiers.

Université Laval

⁴¹ *E.A.*, p. 238.

⁴² *E.A.*, p. 184.

⁴³ *E.A.*, p. 238.

⁴⁴ *E.A.*, p. 122.

⁴⁵ *E.A.*, p. 187.

⁴⁶ Et pourquoi pas comme le Chili d'Allende, car ce roman est d'Amérique !
